

AMNESTY
INTERNATIONAL



42

43

LA CHRONIQUE

CULTURE

Gianfranco Rosi, la patience du guetteur

Au fil de ses documentaires, le cinéaste italien a peaufiné un style, une méthode privilégiant le temps long et l'épure. Avec *Notturmo* tourné au Moyen-Orient, il nous livre un film d'une beauté crépusculaire.

Par un des rares après-midi ensoleillés de l'été parisien, Gianfranco Rosi reçoit dans un jardin italien de la rive gauche. Il s'est installé seul, à l'ombre d'une haie. Sur la table, un paquet de cigarettes, un briquet, un stylo stylé et un carnet de notes qu'il ne quitte jamais. Primé en 2013 à Venise pour *Sacro Gra*, pérégrinations dans la zone du périphérique romain, et à Berlin en 2016 pour *Fuocoammare*, saisissante immersion parmi les réfugiés de Lampedusa, le documentariste a l'allure d'un voyageur d'un autre siècle. Une élégance soignée, du foulard au pantalon léger, une politesse tout en rondeurs, un goût prononcé pour la parole. Le cinéaste enthousiaste est à Paris pour présenter *Notturmo*, sans doute le plus ambitieux de ses projets. « Raconter l'histoire du Moyen-Orient tragique-

ment incompris ». Et le faire dans le style qui est le sien : sans interviews ni commentaires, sans explications ni repères, en s'approchant de la vie quotidienne de peuples perdus dans la guerre. Par la force et la poésie des images.

Ni plan ni scénario

Sur la table du jardin parisien, Gianfranco Rosi étale une carte griffonnée de toutes parts. Elle montre l'étendue et la difficulté du périple qui l'a conduit aux frontières de l'Irak, du Kurdistan, de la Syrie et du Liban. Il a décidé de l'entreprendre après avoir croisé la route des réfugiés à Lampedusa, pour faire à rebours le trajet qui conduisait ces peuples aux portes de l'Europe, et comprendre comment « l'histoire avait trahi leurs espoirs ». L'expédition était périlleuse, l'État islamique menait avec rage ses derniers combats, le danger guettait chaque sortie du cinéaste qui se déplaçait souvent seul avec un assistant.

Comme tous les voyages de Gianfranco Rosi, celui de *Notturmo* a duré longtemps. Trois ans pour se fondre

dans les paysages traversés, attendre les rencontres, laisser naître les histoires. Le temps est le luxe du cinéaste. Il ne fait pas de recherches avant de se lancer dans un projet, pas de plan ni de scénario. Il se laisse guider par ses pas, par les conversations qui naissent ou s'éteignent, par les relations qui se nouent jour après jour, les endroits qui s'ouvrent à lui. Comme l'hôpital psychiatrique à Bagdad, où il a trouvé un fil conducteur de *Notturmo* parmi les hommes et les femmes dévastés qui hantaient les couloirs. Il aurait pu en repartir bredouille. On lui interdisait de filmer les malades. Il a insisté, en vain. Jusqu'au jour où un docteur lui a signalé l'existence d'une pièce de théâtre montée par des patients racontant leur guerre. Il obtient l'autorisation d'enregistrer les répétitions : « Il faut croire à l'intervention du Dieu des documentaristes », sourit-il.

Affiner, élaguer

Le cinéaste patiente souvent plusieurs mois avant de sortir sa caméra : « J'apprécie peu le moment où je commence à filmer. Les relations se modifient, et on ne sait jamais comment va basculer un échange qui s'est établi pendant de longues semaines et qui repose sur un pacte de confiance très volatile ». Pour les protagonistes de ses films, les individus fracassés, égarés, rendus fous par les tragédies du passé et les brouillards du futur, la caméra représente une bouée de sauvetage. Une preuve tangible que leur histoire existe et qu'elle sera entendue. Gianfranco Rosi les recueille avec douceur, sans intrusion ni heurts, la caméra posée sur un pied, des cadres soigneusement définis qu'il reconduit plusieurs jours pour attendre la force d'un plan. C'est ainsi qu'il réalise les scènes d'une beauté stupéfiante où un chasseur d'oiseaux se glisse au milieu des herbes hautes, sur les terres marécageuses où la guerre entre l'Iran et l'Irak fit des millions de morts. L'homme s'est laissé apprivoiser par le cinéaste, et, de *check-point* en *check-point*, sur une terre où règnent les pillleurs et les ravisseurs, il le guide jusqu'à ce qu'il désire filmer : une nuit mystérieuse, éclairée par l'embrasement des champs de pétrole, où les bruits du conflit se perdent dans un écho diffus et obsédant : « Je ne veux pas filmer la guerre

elle-même, précise-t-il. Les combats et la stratégie ne m'intéressent pas, ils ne montrent ni n'expliquent rien. Je cherche plutôt à enregistrer les traces qu'elle laisse sur les êtres et sur leur terre, les traumatismes et l'effet de désorientation qu'elle produit ».

À l'origine, *Notturmo* devait être entièrement composé de scènes nocturnes. Montrer sans exposer, laisser l'émotion se dévoiler « dans une faible clarté à laquelle les yeux cherchent à s'ajuster ». Gianfranco Rosi est un cinéaste de la sensation. Toute l'intelligence et le discernement de ses films tiennent dans la densité des images qu'il raffine au montage. Des dizaines d'heures ramenées patiemment au canevas le plus sec, le plus pur possible. Comme une sculpture de Giacometti : « Affiner et affiner encore, jusqu'au point de rupture. Élaguer les informations pour laisser plus de place au spectateur ». – Laurent Rigoulet

Notturmo Gianfranco Rosi



Filmé au long des frontières du Moyen-Orient, *Notturmo* ne laisse jamais deviner dans quel État nous sommes. Les peuples dévastés évoluent dans un décor indistinct où leurs douleurs et leurs résistances se font écho. Dans la beauté

sidérante des villes et des campagnes où la guerre est passée, dans la douleur infinie qui survit au combat, les destins s'entremêlent, des personnages bouleversants se croisent sans dire où ils vont et d'où ils reviennent. De la puissance de ce paysage mental naît le tableau unique d'une région qui vole en éclats. – L. R.

Notturmo

Gianfranco Rosi

Sortie le 22 septembre. 1 h 40.

